

Chacun son goût

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHAMEAU!

Monsieur Tartempion est rentré enchanté du théâtre, où il a entendu une pièce de Courteline dans laquelle un mari réussit, grâce à une extraordinaire fermeté de caractère, à mater sa femme. Faible et craintif à son ordinaire, M. Tartempion a résolu d'imiter le héros de la pièce et de prendre en mains désormais les rênes de l'équipage conjugal. L'occasion d'agir s'étant présentée le soir même, il la saisit brusquement aux cheveux.

Madame (*qui est au lit et qui vient d'allumer la bougie*). — Minuit! En voilà une conduite pour un père de famille! Tu t'es sans doute encore attardé avec tes garnements d'amis dans des saletés de brasseries!

Monsieur (*très froid*). — Ça, c'est mon affaire.

Madame (*bondissant*). — Tu dis?

Monsieur. — Je dis que je suis décidé à ne plus supporter tes observations. Désormais, il n'y aura plus qu'un seul maître ici...

Madame. — Et ce sera.

Monsieur (*avec majesté*). — Moi!

Madame (*riant comme une petite folle*). — Ben, vrai, elle est bonne celle-là! Allons, va te coucher, tu déraisonnes.

Monsieur. — Je me coucherai si bon me semble. Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, moi!

Madame. — Si tu savais comme tu es grotesque!

Monsieur. — Grotesque, moi! Grotesque! Ah! mais! Ah! mais! Tu m'échauffes la bile, à la fin...

Madame. — Ridicule, si tu préfères...

Monsieur. — Ridicule!!! Qualifier son époux de « ridicule »!!! Attends un peu, chameau, va!

A cette apostrophe, madame saute résolument à bas de son lit et, sans daigner répondre, se met tranquillement en devoir de s'habiller.

Surpris de ce silence, monsieur la contemple, vaguement inquiet déjà.

Monsieur. — Que fais-tu donc là?

Madame. — Après les injures dont vous venez de m'abreuver, vous devez comprendre, monsieur, que je ne saurais rester une minute de plus sous ce toit. (*Très ferme*.) Je pars!

Monsieur (*ahuri*). — Voyons, voyons, Lolotte... (*Se reprenant et à part*.) Allons, pas de faiblesse, Eugène! (*Haut*.) C'est bien, madame, voici la clef!

Madame. — Merci.

Enfin, madame est habillée, coiffée, gantée, prête à partir.

Madame. — Adieu, Eugène.

Monsieur (*qui se tient à quatre pour ne pas lui sauter au cou et l'empêcher de sortir*). — Adieu, Louise...

La clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, madame disparaît dans les ténèbres de l'escalier. Quelques secondes plus tard on entend s'ouvrir et se refermer la porte d'entrée. Plus de doute, madame s'en va pour de bon.

Monsieur (*tremblant et pâle comme un suaire*). — Décidément, j'ai été un peu loin. Pauvre Lolotte, va. Chère petite femme adorée. C'est qu'elle est bel et bien partie? Que va-t-elle faire? Errer toute la nuit par les grands chemins, au risque de prendre froid ou d'être attaquée par des rôdeurs. Qui sait? Se jeter au lac, peut-être!

Monsieur se promène de long en large pendant quelques instants, inquiet, tourmenté. Puis, brusquement, il saisit son chapeau et s'apprête à courir à la recherche de sa femme. Au moment où il ouvre la porte de l'appartement, il se trouve nez à nez avec Lolotte qui était remontée à pas de loup dans les escaliers.

Monsieur. — Ah! Lolotte, Lolotte chérie, comme tu m'as fait peur!

Madame (*très froide*). — Pas de démonstrations, je vous en prie. Et partez vous coucher. Allons, ouste!!!

Monsieur (*à part*). — Décidément, je ne suis pas fait pour assumer les responsabilités du pouvoir.

M.-E. T.

Aïe! — M. X... adore l'écarté. Il y joue presque tous les soirs et il y joue... de malheur.

— Pas de veine! mon bien bon, disait-il hier à un de ses congénères. C'est comme un fait exprès. Mes partenaires ont toujours les atouts en mains.

— Ah! Eh bien mais, il faut leur offrir de la pâte de jujube...

— De la pâte de...? Pourquoi ça?

— Dame, puisqu'elle conjure « la toux ».

L'entente. — Entendu à la porte d'une caserne française :

— Dis donc, Dumanet, ça coûte-t'y cher pour envoyer une lettre en Russie?

— Mais non, mon vieux, tu n'as tout simplement qu'à mettre dessus *franco-russe*.

A QUIEN LA FENNA?

(Patois du district de Grandson.)

N'in ai pas cognu ion po savai s'indrè on chèveu in quatro commin lo vilhio Berbotset. Crèyo bin què quand è dremèssai l'oià cretrè l'herba. On iàdzo, l'avai on berdzi po gardà sè biltè pè lo paqui iò rechlavè tot lo dzo. Eh bin, lo pouro boueubo n'avai rin po son dinà qu'on bocon dè pan din sa catsetta et on poù dè tsigre dins' na vilhe bouaitè dè cèràdzo! Tsacon n'in a pas; mais c'est pirè po dèrè.

To parai Berbotset ètai' n'hommo respettâ. L'avai on iàdzo fè na rude bouèna patsè : L'avai atsètâ rudo bon marts' na superba montagnè, qu'avai on biau paqui, avouè bin dai bou. D'on part d'ans, l'in avai tailli què l'avai vindu po s'affrantsi dè sa detta. Avouè cin què l'ètai dza dzouillamin à sè n'aizè dévant, lo voailè retso ora. Assèbin, vo peuté craire què l'ont bintoût z'u nommâ municipau et conseillé dè paroissè; l'avai tot cin què liai falliai por ciñ. Dà quand bin nè savai qu'à peina lieurè et pozà son noni, è sè rappèlâvè oncouèra bin dè son catsimo et dè son passâdzo; n'in faut pas mé po itrè on bon crétien, è-so pas vèrè?

Sa fenna ètai mouârta dū on part d'ans, et l'avai dū prindrè' na servinta po fairè lō mènâdzo à lu et à son boueubo qu'avai dza à min vint-cin ans. Et ma fai què l'avai réussi à na rude bouèna gaupa, que travaillè fouâ et fermo, quand bin lè n'avai pas tu lè dzoï dâo vin et dâo reti. L'ètai dza lè dū n'an ào dâo, quand son fordâ à commincâ à lèvà! La poutra drôla ètai tot inquièta assebin. Ora, lo conseilèr dè paroissè avai-te fèna folèrà, ào bin lo boueubo? N'in sè diâb' lo mot. Suffit qu'on biò matin, Berbotset fâ à son boueubo : « Eurindrai, la veu-te mariâ, tè, ào bin sè la mè faut mariâ, mè? » Et c'est l'ètai d'è dzoùvènè què l'a mariayè.

S. G.

Chacun son goût. — La petite Z... demande pourquoi sa mère ne se lève plus depuis quelques jours.

— Ta maman va te donner un petit frère ou une petite sœur. Lequel des deux préférerais-tu, mon enfant?

— J'aimerais mieux un cheval, si ça ne coûtait pas trop cher.

Nos bons domestiques. — Monsieur vient de demander une lampe. L'objet d'art est à peine posé sur le bureau qu'un claquement significatif se fait entendre, suivi d'une épaisse fumée. Mécontentement de Monsieur, à qui l'excellent serviteur répond avec un bon sourire :

— Mais Monsieur sait bien qu'un verre de lampe casse toujours la première fois!

LA « FITA DAO QUATORZE »

EN AUSTRALIE

UN de nos compatriotes, M. Henry-A. Tardent, habitant Wynnum, près Brisbane (Australie), nous a adressé l'aimable lettre que voici. Elle témoigne une fois de plus du fidèle souvenir que gardent à la patrie suisse et à notre petite patrie vaudoise ceux de ses enfants que les hasards de la vie ont entraînés, encore tout jeunes, au delà des mers. Le temps ni la distance n'ont entamé le sincère patriotisme de ces « exilés », et leurs descendants semblent partager aussi ce sentiment, bien qu'ils ne connaissent que d'ouï-dire le pays auquel ils appartiennent, par leurs parents. N'est-ce pas là une compensation au relâchement que, trop souvent, de nos jours, on remarque dans le patriotisme de nos concitoyens restés dans le pays, dont les beautés peu communes s'étaient tous les jours à leurs yeux et dont les démocratiques institutions leur assurent de nombreux avantages. Leur indifférence n'a aucune excuse.

Voici donc la lettre de M. Tardent. La chansonnette ormonanche à laquelle elle fait allusion a été publiée dans le *Conteur* il y a quelques mois.

Wynnum, près Brisbane, le 9 juillet 1913.

Mon bien cher vieux

Conteur vaudois!

Je me souviens très bien du jour où tu es venu au monde. J'étais pour ainsi dire auprès de ton berceau, ayant lu d'un bout à l'autre le premier numéro. Pendant bien des années, tes articles en patois et tes charmantes vaudoiseries ont charmé mon enfance. Dès lors, je l'avoue, je t'avais un peu perdu de vue. Et voilà que tu viens après un demi-siècle te rappeler à mon souvenir et cela de la manière la plus touchante et la plus charmante en m'apportant la délicieuse chansonnette ormonanche que je désirais depuis si longtemps posséder! C'est gentil à toi, vieux *Conteur*! et je t'en remercie du fond du cœur! Je constate avec plaisir que tu n'as guère changé toi, non plus. Tu as toujours le mot pour rire, rehaussé d'un gentil vernis de sentiment qui ne te messied nullement.

Si cela peut t'intéresser, je te dirai donc que mes petits Australiens raffolent de la chansonnette ormonanche dont je recommande à M. Jacques Dalcroze l'air aussi gai et sautillant que l'oisillon qu'elle célèbre.

Le 14 avril, j'avais la visite de plusieurs de mes petits enfants et, comme de coutume, ils m'ont demandé de leur chanter *Pô la Fita dau 14!*

D'abord, ils me laissent commencer seul. Mais quand j'arrive vers la fin du couplet, ils n'y tiennent plus. Leurs yeux brillent. Ivres, nous battons la mesure des pieds et des mains et nous chantons ensemble, en bien scandant :

Lan dezaï ein refrain :

Cé qu'amé bin sa Patrie!

Sara todzo prau conteint!

Encouragés par les résultats obtenus nous reprenons de plus belle et cette fois à pleine voix :

Lan dezaï ein refrain !

Cé qu'amé bin sa Patrie

Sara todzo prau conteint!

Et de rire! Et de s'embrasser! Et d'être tous, jeunes et vieux, tellement, mais tellement *prau conteint*, que c'est à faire envie aux anges du Paradis.

Ecoute, ami *Conteur*, nous ne faisons, certes, pas fi des chefs-d'œuvre des littérateurs classiques, anciens et modernes. Nous en jouissons au contraire infiniment. Mais jamais, au grand jamais, aucun d'eux ne nous a procuré autant de joie que la chansonnette si admirablement